

## SES DATES

**21 août 1953**

Naissance à Bourgoin-Jallieu, en Isère.

**1978** Agrégation d'histoire**1988** Soutient sa thèse : « Du réveil religieux au réveil politique dans les colonies anglaises d'Amérique au XVIII<sup>e</sup> siècle » (sous la direction de Jean Delumeau).**1988** Les*Monuments aux morts. Mémoire de la Grande Guerre* (Errance).**1989** Maîtresse de conférences puis professeure à Lille-III ; en **1995** rejoint l'université Paris-Nanterre.**1994** *La Guerre et la Foi. De la mort à la mémoire, 1914-années 1930* (Armand-Colin).**1998** *Oubliés de la Grande Guerre* (Noesis)**2000** *14-18. Retrouver la guerre* (Gallimard), en collaboration avec Stéphane Audoin-Rouzeau.**2014** *Voir la Grande Guerre, un autre récit* (Armand-Colin).**2018** *Messagers du désastre : Raphaël Lemkin, Jan Karski et les génocides* (Fayard).

# Annette Becker

## Offrir un monument aux morts

*L'historienne consacre à Raphaël Lemkin et à Jan Karski, « lanceurs d'alerte » inaudibles pendant la Shoah, un livre passionnant.*

Par Juliette Rigonet\*

C'est une silhouette plantée dans le hall de l'École de médecine, à Paris. Chevelure en soleil, regard vif, visage souriant. Qui vous indique en passant ce sur quoi vous n'auriez pas eu l'idée de vous extasier : « Regardez le beau monument aux morts ! »

« Monuments aux morts » : c'est le titre qu'Annette Becker a donné au chapitre où elle retrace son parcours, dans *Faiseurs d'histoire* (dirigé entre autres par son compagnon Philippe Gumplowicz)<sup>1</sup>. Un titre qui résume bien son travail et ce qui semble l'animer depuis longtemps : offrir un monument aux morts.

Cette sensibilité pour la mémoire et le deuil point dès son enfance. D'abord en observant ce « Tonton Louis », un frère de sa grand-mère maternelle, vétéran de Verdun. Chaque 11 Novembre, ce « *boute-en-train* » devenait un monsieur sérieux, si triste. « *Ma mère se souvient qu'en 1936, en revenant de la commémoration de la bataille, il avait pris sa tête entre ses mains et s'était mis à pleurer.* » Il y avait aussi, du côté Becker, la « Tante Guite », dont l'époux, Juif, avait été arrêté en 1941 dans la rafle dite des notables. Elle était enceinte de sa fille, qui évidemment n'a pas connu son père.

Cependant, ces histoires-là, c'étaient pour Annette des histoires de famille : pas celle sur laquelle elle pensait travailler. Car le désir de devenir historienne est venu tôt. « *J'étais très jeune quand mes parents ont divorcé ; en tant qu'aînée, j'ai été l'enfant du divorce parfait : comme nous vivions, ma sœur, mon frère et moi avec ma mère (dans le Dauphiné), je représentais mon père [Jean-Jacques Becker, spécialiste de la Première Guerre mondiale]. Du coup, il a toujours été évident pour*

*moi que je ferais de l'histoire.* » Pas question, en revanche, d'aller vers la Grande Guerre : « *c'était la guerre de mon père !* »

Sa mère, Paulette Meyer, était juriste. « *Elle avait le profil d'une énarque mais n'a pu passer le concours, interdit aux communistes, à l'époque.* » Or ils étaient tous communistes dans la famille : son père, sa mère, ses grands-parents (des anciens résistants)... Quant à sa tante, l'historienne Annie Kriegel, avant de devenir féroce anti-communiste, elle avait été militante du PCF.

C'est dans ce milieu qu'est né chez Annette un fort intérêt pour la croyance religieuse. Bien sûr, en observant de jeunes amies chrétiennes, elle avait ressenti de la curiosité. Mais comptait aussi cette foi communiste à laquelle elle avait toujours été exposée et qu'elle avait rejetée dès l'enfance. « *Je dis souvent à ma mère qu'elle m'a vaccinée in utero contre le totalitarisme* » : c'était en mars 1953, sa mère, qui l'attendait (elle est née en août), était allée, en larmes, à l'enterrement fictif de Staline, à Paris.

### La souffrance des civils

Les images, l'art en général, ont également beaucoup compté dans le parcours d'Annette Becker : il y avait chez ses grands-parents maternels, instituteurs, beaucoup de livres d'art, sa grand-mère peignait... Après le bac, elle s'inscrit naturellement à l'université de Grenoble pour un double cursus d'histoire et d'histoire de l'art et se tourne bientôt vers le Moyen Âge et la fresque « du Bon Gouvernement », à Sienne.

La suite vient d'heureux hasards et rencontres, des liens forts qui unissent cette altruiste enthousiaste à des amoureux ou à des amis. Un coup de foudre pour un étudiant américain (un littéraire) la conduit, alors qu'elle vient de passer son agrégation, à rejoindre les États-Unis – où la fresque de Sienne n'intéresse personne. Grâce à Jean Delumeau, qui dirige sa thèse depuis Paris, elle rencontre à Princeton Natalie Zemon Davis, qui

Alors qu'elle enseigne à l'université de Lille, elle découvre l'existence et l'ampleur des camps de concentration pendant 14-18

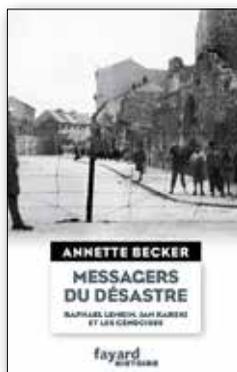


l'incite à travailler sur le réveil religieux dans les colonies anglaises d'Amérique au XVIII<sup>e</sup> siècle : phénomènes de conversion accompagnés de cris de souffrance, appels à Dieu... De la foi, elle passe à la violence religieuse.

En 1987, alors qu'elle s'apprête à quitter les États-Unis, un coup de fil de son ami Jean-Louis Brunaux (rencontré en 1978, quand elle enseignait en collège, en Picardie) change le cours de sa vie. Le spécialiste des Celtes vient de découvrir près de ses fouilles un petit arc de triomphe dédié par des parents à leur fils unique, mort pendant la Grande Guerre. « Tu photographies toujours des monuments aux morts, pourquoi ne pas en faire un livre ? » Celui qui deviendra le père de sa fille Sarah « l'autorisait » à aller sur un terrain qu'elle n'avait jamais osé approcher de façon sérieuse.

Le livre, paru après avoir soutenu sa thèse (en 1988), est remarqué par l'historien américain Jay Winter, qui lui demande de rejoindre l'équipe du musée de l'histoire de la Grande Guerre de Péronne. Elle qui avait, un temps, pensé devenir muséographe se passionne pour les objets de la Grande Guerre, puis pour ce qu'on appellera bientôt la culture de guerre de la Première Guerre mondiale, qu'elle explorera plus tard à travers des témoignages d'inconnus ou de figures comme Maurice Halbwachs, Marc Bloch, Otto Dix, Guillaume Apollinaire...

À l'université de Lille, où elle enseigne dès 1989, les interventions de ses étudiants lui font prendre conscience de la souffrance des civils du Nord pendant la Grande Guerre. Dans les archives, elle découvre l'existence et l'ampleur des camps



*Messagers du désastre*, Fayard, 2018.

#### Note

1. P. Gumpłowicz, A. Rauwel, P. Salvadori (dir.), *Faiseurs d'histoire. Pour une histoire indisciplinée*, PUF, 2016. Cf. V. Igounet, « Philippe Gumpłowicz, la musique avant toute chose », *L'Histoire* n° 385, mars 2013, pp. 16-17.

de concentration pendant 14-18, où étaient internés des ressortissants de pays ennemis, des civils des territoires occupés, des évacués des zones armées. De ce travail naît ce qu'elle estime être son livre le plus important : *Oubliés de la Grande Guerre* (Noesi, 1998), pour lequel elle mène des recherches pionnières dans les archives de la Croix-Rouge. Les travaux réalisés avec Stéphane Audoin-Rouzeau (dont *14-18. Retrouver la guerre*, chez Gallimard en 2000) la confortent dans l'idée que ce premier conflit mondial est la matrice du XX<sup>e</sup> siècle, en ce qu'il concentre toutes les formes de violences qui suivront : la force des armes qu'on ne voit pas (gaz), la violence sur les civils, un premier génocide... De même que le juriste juif polonais Lemkin, à qui elle consacre ce mois-ci, en parallèle au résistant catholique polonais Karski, un livre aussi documenté que sensible (*Messagers du désastre*, Fayard), elle voit dans l'extermination des Arméniens par les Turcs en 1915 une préfiguration de la Shoah, puis du génocide des Tutsis du Rwanda.

De la violence sur les civils, Annette est passée spécialiste des génocides du XX<sup>e</sup> siècle. Elle se rend à Auschwitz, Belzec, Erevan, au Rwanda, participe aux activités du mémorial de la Shoah... Se faisant à son tour messagère, elle déplore, en face, toujours la même attitude : les voix qui dénoncent aujourd'hui la situation des réfugiés syriens ou des Rohingyas ne sont pas mieux entendues que ne le furent, pendant la Shoah, celles de Karski et Lemkin. ■

\* *Journaliste*